

# Aventure CowGirl – Episode 1

## Good Morning America !



Maryse

OSE & GO (OZ'n'GO)

04/03/2018

# Table des matières

1<sup>ère</sup> PARTIE – ENVOL..... 3

2<sup>ème</sup> PARTIE – PHOENIX ..... 7

3<sup>ème</sup> PARTIE – PREPARATIFS ..... 12



Après des mois et des semaines d'attente et d'organisation, mon équipée cowgirl commence à devenir une réalité. Première étape : grand rapprochement géographique vers ma cible, avec le vol transatlantique qui me place à quelques petites heures de route de mon rêve. Occasion de réapprivoiser l'esprit du Far West dans la ville la plus étendue des Etats-Unis, et les paysages du désert qui fleurent bon le sable chaud. Rien de tel pour oublier le passage épineux aux services d'immigration.

Deuxième étape : séance shopping pour constituer ma panoplie de vraie cowgirl, sans me ruiner mais surtout au pas de course pour ne pas louper ma participation à un congrès international, qui est une opportunité de sauver mon job.

Le tout saupoudré de rencontres inattendues qui renforcent le parfum d'aventure.



# 1<sup>ère</sup> PARTIE – ENVOL

Octobre 2008, je suis dans l'avion qui m'emmène vers l'Arizona<sup>1</sup>. Destination, Phoenix, Sun city. Quatorze heures de vol dans une boîte de conserve volante. Les oiseaux, qui nous croisent, doivent se marrer à nous voir tous entassés là-dedans.

Dans ma tête, un bouillon de pensées, entre euphorie et stress. D'un côté, les images du film « [Sea Biscuit](#) » avec ce cowboy à cheval galopant à perdre haleine dans une [plaine sans fin](#). Celles-là même qui ont inspiré mon aventure de cowgirl, que je m'apprête à vivre à [Price Canyon ranch](#). Je me vois déjà sur le dos d'un quarter-horse<sup>2</sup> à pousser des « Hi-Ha » au milieu du meuglement des bêtes, que je conduirai au claquement de mes rênes et dans des nuages de poussière. J'espère sincèrement que je ne serai pas déçue. Verdict dans quatre jours.



D'ici là, il y a ce congrès international. Le thème : l'impact des dernières technologies sur les entreprises. Trois jours en vase clos à ingurgiter des chiffres, des graphiques, des informations et à serrer les paluches de gens, que je ne reverrai pas pour la plupart d'entre eux. Chaque année, c'est la même chose. Beau décor dans un luxueux palace, gastronomie raffinée, soirées de divertissements très originaux, dont on profite à peine, vu le tissage hyper serré du programme. Un vrai gavage de neurones. Mon séjour dans le ranch, sans aucune connexion satellite, me fera le plus grand bien. J'ai besoin de me ressourcer. Car, en marge de cette orgie intellectuelle, une épée de Damoclès s'est récemment accrochée au-dessus de ma tête. J'ai appris que ma boîte vient d'opérer une nouvelle grosse acquisition. Qui dit fusion ou acquisition, dit réduction de postes. Mon job est sur la sellette. Ce congrès peut être une occasion d'éviter la liste noire, à condition de bien rester concentrée. Au-delà du défi, une gageure ! En plus de trouver quelques pépites business dans l'avalanche de présentations prévues au menu du colloque, je dois m'écarter pour acheter mon équipement de cowgirl. Ce sont mes derniers préparatifs avant le grand départ vers les montagnes Chiricahua, dans le sud-est d'Arizona, où se perche le ranch de mes rêves.

Dans ce vol trop long-courrier, j'ai tout le loisir d'éplucher la documentation de la conférence au sommet. Mon ordinateur allumé, je passe à la loupe les cinq pages bien noircies du programme. Objectifs : réduire le spectre des sujets intéressants et trouver la faille qui me permettra de m'échapper. A priori, ma plus grande chance, c'est pendant l'heure du déjeuner demain, soit le premier jour du congrès. Ça va être chaud. J'ai rendez-vous avec une collègue dans l'après-midi. Il ne faut pas qu'elle repère mon absence. Mais je n'ai pas le choix. Les autres jours, toutes les sessions me concernent et l'enjeu est trop important pour que j'en fasse l'impasse. Je me penche ensuite sur la liste des participants pour y pêcher les contacts les plus pertinents, et voir où et comment les aborder. Dès que j'aurai un accès internet, je ferai des recherches pour peaufiner mon approche. Je repère aussi les sociétés qui ont leur siège européen entre Genève et Lausanne. Un plan B pour moi, au cas où mon avenir dans ma boîte s'assombrirait.

Ce chassé-croisé me prend plus de deux heures, car mon esprit part régulièrement à la dérive vers Price Canyon. Mais à force d'autodiscipline, j'arrive au bout de l'exercice. Je ferme mon PC et je me mets en quête d'une autre activité pour tuer le temps d'ici Phoenix. Pourquoi pas un film ? Je consulte le répertoire. Je sais que dans les vols transatlantiques, certains films - américains surtout - ne sont pas encore sortis en Europe. La liste est longue, mais rapidement je trouve mon bonheur avec le film [Australia](#), avec Nicole Kidman et Hugh Jackman.

---

<sup>1</sup> L'Arizona est l'un des états les plus chauds des Etats-Unis, entouré par le Nouveau Mexique, le Colorado, l'Utah, le Nevada et la Californie. Il offre une multitude de paysages entre les déserts, les montagnes, les plaines herbeuses. Les habitants ont généralement un bon pouvoir d'achat. De nombreux acteurs et producteurs de Hollywood y ont une résidence. Beaucoup de PDG, aussi.

Si vous désirez visiter cet état, je vous recommande, entre autres, le désert du [Sonoran](#) avec ses diverses espèces de cactus, [Sedona](#) la petite mais magnifique ville mystique au cœur du pays [Navajo](#), l'immense [Grand Canyon](#) bien sûr, mais aussi, moins connu, le [Antelope Canyon](#), [Petrified Forest](#) avec sa concentration d'arbres fossilisés, [Meteor Crater](#) un immense trou au milieu d'une gigantesque plaine, formé par un astéroïde qui a percuté la terre à cet endroit il y a environ 50 000 ans. On y rend en empruntant un morceau de la mythique [Route 66](#). Et puis, aussi, [Monument Valley](#) à la lisière avec l'Utah.

Détail : contrairement à la Californie, l'Arizona n'applique pas l'horaire d'été.

<sup>2</sup> Race de cheval américain

Deux heures plus tard, film terminé, je m'étire. Je n'ai pas sommeil. Mon pote l'Ennui revient à la charge. Encore huit heures avant d'atterrir. Je sors de ma bulle et jette un regard autour de moi. Mon siège est côté couloir. J'ai donc une vue plongeante sur les rangées de passagers. Je les observe. Certains dorment, d'autres regardent la TV. J'entends quelques rares conversations. L'ambiance est plutôt calme en cabine. Mon voisin semble être dans la même phase que moi. Notant mon émergence vers le monde des vivants éveillés, il cherche à engager la conversation, mais visiblement il ne sait pas quoi dire. Je viens à son secours : « c'est long, ces voyages transatlantiques, n'est-ce pas ? ». Il sourit en acquiesçant, comme pour me remercier. Il se présente. Je fais de même. Il est professeur d'économie à l'université de Tempe ([ASU](#)), proche de Phoenix. Nous parlons étude et étudiants. Il me dit qu'il adore son métier et qu'il trouve génial que la jeune génération soit impliquée dans les débats politiques, notamment ceux liés à l'écologie et la solidarité. Un ancien beatnik<sup>3</sup> ?

La conversation vire sur la question des Amérindiens, qui se battent toujours pour préserver leur territoire et leurs droits de citoyens, mais aussi pour faire revivre leurs traditions bâties sur leur religion animiste<sup>4</sup>. La question concerne particulièrement l'Arizona, un état qui s'est construit sur les terres d'une multitude de peuples indiens : [Navajo](#), [Apaches](#), [Hokoham](#), [Hopis](#), [Havasupai](#), [Quechans](#), [Pimas](#), [Cocopa](#), etc.



D'autre part, les quelques trois cent réserves, ces miettes infertiles et isolées, laissées par les Blancs, et encadrées par la Dawes Act et la Indian Reorganization Act, sont principalement concentrées dans l'Ouest Américain. Elles n'ont pas toutes le même niveau de vie. Les plus riches sont celles – rares – autorisées à ouvrir un casino, comme en Californie, depuis le vote de la loi fédérale de 1988. Mais près de 30% vivent en-dessous du seuil de pauvreté, avec des problèmes de malnutrition, d'alcool et de drogue. La plus grande réserve est [Navajoland](#), située au confluent de quatre états – Utah, Arizona, Colorado et le Nouveau Mexique. Anecdote ironique, sa capitale s'appelle « Apache ».

Le grand conflit qui oppose les Amérindiens - soit 5,2 millions de personnes, excusez du peu ! - au gouvernement américain réside dans la gouvernance de ces terres. Les Indiens entendent voir leur souveraineté tribale reconnue, gérer eux-mêmes l'exploitation des ressources naturelles de cette terre, allouée par les Blancs, mais aussi obtenir des fonds spéciaux pour améliorer le fonctionnement de leurs gouvernements. Car les Indiens ont leur propre économie, administration, système de santé et même leur propre police, que l'on peut voir patrouiller le long de la frontière de grillages qui délimitent leur territoire.<sup>5</sup>

Je comprends mieux les tensions qui persistent dans ce pays qui prône la liberté individuelle. Le professeur me dit qu'il ne saisit pas pourquoi ces nations ne sont pas plus intégrées à l'économie américaine.

« Une véritable richesse pour notre pays, à plusieurs niveaux. A commencer par le fait qu'ils sont une partie de notre âme, comme vos ancêtres en Europe, qui ont migré au fil des invasions depuis des siècles et des siècles, comme dit la religion chrétienne. »

J'approuve, songeuse. A bien y réfléchir, les indiens d'Amérique sont les habitants séculaires de ce territoire et ils ne sont toujours pas considérés comme une vraie valeur nationale. Et que dire des autres communautés ethniques, notamment les Noirs importés comme une vulgaire marchandise ? Pourquoi le Blanc se considère-t-il toujours supérieur à ses frères de couleur ?

Mon voisin me tire de mes profondes interrogations avec un sujet plus personnel : la raison de mon voyage. Bizarrement, je me borne à mon congrès. Pourquoi pas plus ? Je ne sais pas. J'ai réagi instinctivement. Peut-être la crainte superstitieuse que mon rêve ne s'écroule avant de se réaliser ? Mon interlocuteur trouve le

<sup>3</sup> Hippie anticonformiste, dans les années soixante

<sup>4</sup> Religion où tous les créatures et objets de la nature ont un esprit

<sup>5</sup> Voir « [Problèmes de gouvernance dans les réserves indiennes aux Etats-Unis](#) » de Nicolas Barbier

thème de l'événement très intéressant. Forcément, l'économie est drivée par l'innovation technologique. Notre conversation s'oriente alors vers des sujets géopolitiques, allant des Etats-Unis à l'Asie.

Je suis contente que le hasard m'ait placée à côté de ce professeur. Il partage mon sentiment. Nous échangeons nos cartes de visite. On ne sait jamais, même si nous ne nous faisons guère d'illusions. Il est rare de reprendre contact après une rencontre de voyage. Au fil des heures, les mots se font rares. Premiers bâillements. Bientôt, nous capitulons devant la fatigue et nous plongeons, chacun de notre côté, dans les bras de Morphée. Il doit avoir les bras sacrément costauds, celui-là.

Quand j'ouvre les yeux, mon voisin est déjà réveillé. Bonne surprise : nous sommes à une heure et demi de Phoenix. Les hôtes de l'air sont affairées à servir les petits-déjeuners. Le mien m'attend sur ma tablette, que j'avais laissée ouverte. Le menu n'est pas digne du guide Michelin, mais il a le mérite de caler les estomacs affamés. Quelques dizaines de minutes plus tard, l'appareil entame sa manœuvre. 17h00 heure locale, l'avion se pose sur le tarmac de l'[aéroport Sky Harbor](#), proche de Tempe, à l'est de Phoenix.

Comme les autres passagers, je me lève très vite, impatiente de retrouver ma liberté de mouvements. Je récupère mes sacs et petits bagages, laissés dans les compartiments du haut. J'enfile ma veste et m'incruste dans la file des voyageurs qui attendent, immobiles et pressés, que les portes de l'appareil s'ouvrent. Dès ce sésame déclenché, le ballet vers les bureaux d'immigration pourra commencer, passeport et fiche verte<sup>6</sup> de déclaration douanière en main. Le chemin emprunté pour rejoindre les agents fédéraux est, comme souvent, sinueux. Un dédale de passerelles, de halls et d'escaliers, qui a toutefois le mérite de nous préparer psychologiquement à l'insupportable sas immigratoire. Les premières queues se forment au gré des serpentins, avec une colonne pour les Américains et au moins cinq autres pour les étrangers. Par chance, je suis parmi les premiers à se présenter dans les files d'attente.

Les agents sont à peine visibles derrière leur guichet. On ne distingue que le haut de leur tête. Etrangement, la grande salle est peu bruyante au regard du nombre important de passagers présents. La fatigue du voyage ou le stress du passage à l'immigration ? Peut-être les deux. Il faut dire qu'aux Etats-Unis, il est extrêmement rare de faire face à un agent engageant et affable. La plupart ne parlent pas. Comme des robots, ils manipulent vos documents sans un mot, se bornant à vous indiquer ce que vous devez faire par des gestes du doigt ou du menton. Leur salaire serait-il indexé sur la quantité de salive dépensée ? Peut-être... Le plus ironique ici est, à bien y réfléchir, que ce mutisme est plutôt une bonne nouvelle. Là, où vous devez vous inquiéter, c'est quand ils ouvrent la bouche. Traduction : il y a un problème, réel ou imaginaire. Et ne comptez pas sur eux pour vous le dire. Très taquins ces gens-là... Ou joueurs, car ils aiment le jeu des devinettes pour voir votre réaction. Séance interrogatoire, presque comme dans un film d'Hollywood. Autre jeu qu'ils adorent, les questions débiles qui peuvent vous laisser dans un abîme de perplexité. Exemple : « Avez-vous l'intention de perpétrer un acte terroriste sur le territoire américain ? ». C'est évident que vous allez répondre « oui »... Il y a plus drôle encore, comme le révèle le livre « [American Rigolo](#) » de [Bill Bryson](#), journaliste et écrivain américain. Il y dissèque avec humour les habitudes de vie de ses compatriotes. Au chapitre immigration, il raconte l'histoire d'un ami britannique, venu lui rendre visite, avec sa famille et notamment sa fille de cinq ans. L'agent d'immigration, s'adressant à la petite, avait demandé si elle pratiquait la polygamie. No comment. Personnellement, j'ai vécu une expérience d'un autre type, mais tout aussi marquant, qui, même si vous prenez la chose avec philosophie, vous laisse sur vos gardes lorsque vous devez repasser l'épreuve migratoire.

\*\*\*\*\*

Il y a quelques années, j'étais partie en vacances, ici même en Arizona, avec mes enfants, alors âgés de 6 et 11 ans. A notre arrivée sur le sol américain, case « immigration », comme toujours. J'étais dans cette même file d'attente qu'aujourd'hui, avec mes loulous, épuisés par le voyage. Pas mécontente d'atteindre le guichet fédéral, j'ai tendu à l'agent tous les documents obligatoires, ma progéniture à mes côtés. C'était un homme d'une cinquantaine d'année, aux cheveux grisonnants. Il portait des lunettes carrées à la monture métallique et une moustache. L'archétype américain. Le « charmant » personnage, fidèle aux habitudes, nous a dévisagés, attitude fermée, sans un mot. Je pensais, stoïque, « Vas-y, fais-toi un kiff ! Savoure ce moment jubilatoire de plein pouvoir ! ». J'attendais qu'il termine son invasive procédure quand, soudain, à mon grand étonnement, il prit la décision insensée de me faire entendre sa voix nasillarde. Il avait eu une « merveilleuse » idée : poser à

---

<sup>6</sup> La fameuse fiche verte d'autorisation d'entrée sur le territoire, aujourd'hui remplacée par le formulaire en ligne à remplir obligatoirement avant son départ.

mon fils, l'aîné, qui parlait très peu l'anglais à cette époque, une question.... Euh, comment dire.... originale, qui m'a fait douter un instant du bon fonctionnement de mon appareil auditif.

« Pardon ? » avais-je immédiatement réagi.

« Je ne vous parle pas » dixit le fonctionnaire, du tac au tac, d'une voix sourde, dans tous les sens du terme.

« Peut-être... » avais-je argumenté calmement « mais si vous voulez qu'il vous réponde, il faudra soit que vous lui parliez en français, soit que je lui traduise votre question, soit que vous fassiez appel à un interprète certifié. Car, voyez-vous, mon fils ne parle pas anglais. »

Silence. Visiblement, je l'avais mis dans l'embarras. Regard bref et discret en direction d'un autre individu, un peu en retrait, à quelques mètres de son comptoir. Cet autre agent était en costume de ville sombre. Seul signe distinctif : un badge « security » autour du cou, tenu par un cordon rouge. Dans le stress de l'action, on ne le remarquait à peine. Il s'était tout de suite approché, comme mis sur alarme. Il avait attentivement écouté les explications de ce qui semblait être son subalterne, tout en nous balayant du regard. Puis, d'un bref « OK », il lui avait autorisé que je serve d'interprète.

« Vous pouvez lui traduire » avait concédé mon interlocuteur, son chef dans son dos, toujours en observation sans un mot. « Mais attention ! Vous lui répétez scrupuleusement ma question ! »

« Bien sûr » avais-je sagement obéi, consciente du faible sens de l'humour de la corporation.

Mon fils, qui avait suivi l'échange, était un peu anxieux. S'il n'avait pas compris les détails de la conversation, il avait quand même capté qu'il en était le sujet principal. « Mon fils, le monsieur a une question à te poser. Tu vas la trouver très bizarre, presque drôle, mais STP, ne ris pas et réponds simplement NON. Aucun commentaire. C'est très sérieux. Sinon, nous allons avoir de gros problème. On est d'accord mon Chéri ? »

Mon fils avait hoché de la tête mécaniquement, se demandant bien à quelle sauce il allait être mangé, tandis que l'agent me faisait signe de m'activer à poser sa fameuse question.

« Le monsieur veut savoir si tu es déjà allé en prison. » Puis, devant le regard interdit de mon fils « STP, réponds vite et avec sérieux, en le regardant droit dans les yeux »

Mon fils abasourdi n'avait pu que faire signe « non » de la tête. Je m'étais alors tournée vers l'agent, avec un sourire innocent.

« Vous avez une autre question ? »

« Non » m'avait-t-il répondu, sans émotion, en me rendant les trois passeports.

Cocasse, non ? Fin de l'histoire. Avis à ceux qui rêvent de passer quelques vacances aux Etats-Unis, avec leurs enfants.

\*\*\*\*\*

Retour en 2008, dans la file d'attente de l'immigration. Crevée, j'attends mon tour, en espérant que je ne vivrai pas une nouvelle aventure aussi désopilante.

Et dire qu'à l'époque, on pensait que ce rituel était l'apogée de l'embarras migratoire. C'était avant le 11 septembre 2001, qui a transformé les voyages aériens en une visite médico-légale de plus en plus intrusive. Chaque innovation technologique grignote un peu plus notre intimité. Bientôt, pour notre soi-disante protection, nous serons forcés de prendre avec nous nos dossiers de santé complets : coloscopie, IRM, analyses de sang, scintigraphie, etc... Sans oublier la liste de tous nos identifiants pour les réseaux sociaux, comptes bancaires, assurances, téléphones, voiture, maison, ... Tout ça pour entrer sur un territoire qui compte le plus d'assassinats de masse au monde ! Mais les USA ne sont-ils pas le pays des paradoxes ?

Mais revenons à mon histoire, où rien d'aussi truculent ne m'arrive, lorsque je me présente devant le douanier. Deux minutes chrono ont suffi pour m'adoubier « persona grata » sur le sol américain. Un dernier petit contrôle de mon bagage et je peux, d'un pas décidé et léger, m'élancer vers la sortie de l'aéroport. Bonjour Cowboys ! Hi-Ha !



## 2<sup>ème</sup> PARTIE – PHOENIX

Enfin, je suis à l'extérieur ! Phoenix, me voici ! Bien que pour l'instant, c'est la ville qui me saisit avec ses 30°C à l'ombre. Non pas, que la chaleur m'incommode. Au contraire. C'est plutôt les changements brusques de température qui me dérangent. Et là, c'est le cas, en sortant de l'aéroport. Dès l'ouverture des portes, j'ai pris une pleine bouffée de chaleur au point d'en avoir des frissons sur tout le corps. Je prends quelques minutes pour m'acclimater. Puis, lentement, ma grosse valise à roulettes à la main, je me dirige vers la station de taxis.

Celui qui m'est destiné est, en fait de taxi, presque un minibus, légèrement plus petit que les véhicules de navettes des hôtels. Sauf que là, ça n'en est pas un et qu'il est pour moi toute seule ! Quand le chauffeur m'aperçoit, il descend immédiatement de son char, comme disent les Canadiens. Tout en me saluant, il ouvre la porte de l'habitacle. Il est immense. Cinq à six personnes peuvent facilement s'y installer.

Le chauffeur est d'origine asiatique. De taille moyenne et mince, il a une quarantaine d'années. Vu sa corpulence, j'ai un peu peur avec mon énorme valise. Je ne voudrais pas qu'il se fasse un tour de rein. Je l'imagine déjà en sueur et en peine à la glisser à l'intérieur. Mais, à ma grande surprise, il fait valser toutes mes craintes. Il empoigne énergiquement mon bagage par les deux anses et avec une facilité déconcertante, la dépose délicatement sur le plancher, à plat. Musclé, le gaillard !

Je monte dans le taxi, ma valise à mes pieds. J'ai l'impression d'être dans un taxi-limousine, car, en plus de sa grande taille, la voiture a l'option suprême d'une vitre de séparation entre le chauffeur et les passagers. Je suis dans le grand luxe, sans l'avoir réclamé. Le chauffeur a laissé la paroi baissée, ne serait-ce que pour entendre l'adresse où il doit m'emmener. Je m'empresse de la lui donner dès qu'il prend place derrière le volant. Je l'implore d'arrêter la clim, qui, réglée sur 20°C me donne la chair de poule, alors que je viens à peine de m'habituer aux 30°C extérieurs.

« Pas de problème ! Moi non plus, je n'aime pas la clim. » me répond-il, en souriant. « C'est pour ça que j'ai pris ce modèle avec la vitre. Je peux rouler tranquille fenêtres ouvertes, pendant que mes clients restent confinés à l'arrière, au frais ».

Ses paroles m'enhardissent.

« Si j'ouvre les vitres, vous n'y voyez pas d'inconvénient, alors ? »

« Aucun ! Allez-y ! »

Je le remercie, en lui expliquant que j'ai vraiment besoin de respirer l'air ambiant. Visiblement, mon attitude me rend sympathique à ses yeux. Je le sens moins austère tout à coup. Avec bonhomie, il me pose des questions sur moi : d'où je viens et ce que je viens faire ici. Je lui parle de mon congrès, qui explique pourquoi je me rends au [Sheraton Wild Horse Pass](#), le plus chic et le plus beau palace de la ville, m'a averti mon cousin américain, qui habite les environs de Phoenix. Ce que confirme le chauffeur.

« Vous verrez, c'est un très bel endroit, magique, très calme. Il est à l'écart de la ville, au milieu d'une zone désertique, mais très bien aménagée avec des espaces verts et des plans d'eau »

L'info fait tilt dans ma tête. Mes emplettes western ! Pour les faire, je vais avoir besoin d'un chauffeur. J'oublie d'aller à pied dans une zone commerciale. Et en plus, je ne sais pas où je peux trouver ces articles, qu'on ne peut pas qualifier de produits de la vie courante, hormis peut-être les jeans. Mais un stetson<sup>7</sup>, des bottes, des gants... On trouve ça où ? Dans des boutiques spécialisées ? Je parle donc de mon projet de ranch.



<sup>7</sup> Le vrai chapeau de cowboy



« Pour les bottes, les gants et le stetson, oui, vous les trouverez dans des boutiques de cowboys. En revanche, le jean, vous pouvez très bien aller dans des magasins type GAP ».

« Et je peux tout trouver dans un centre commercial ou non ? »

« Une zone commerciale, plutôt »

« Et il y en a une, proche de l'hôtel ? »

« Le centre commercial le plus proche est à peu près à vingt à trente minutes »

Conclusion : pour mon escapade, les choses se compliquent. Je dois compter deux fois plus de temps que prévu et j'ai intérêt à avoir un chauffeur qui connaît bien le coin. Enfin, deux, si je ne veux pas que ça me coûte une fortune. L'un pour me déposer et l'autre me reprendre. A ma connaissance, les stations de taxis ne pullulent pas dans les « malls<sup>8</sup> », comme on dit ici. Ça commence à me prendre la tête, ce truc.

Le téléphone de la voiture sonne. Le chauffeur répond en ce qui me semble être du [cambodgien](#). Un collègue [vietnamien](#) m'a un jour expliqué, démonstration à l'appui, la différence entre ces deux langues asiatiques d'origine Khmer. Le cambodgien est non-tonal, c'est-à-dire qu'on n'utilise pas plusieurs tons pour distinguer les diverses significations d'un même mot, comme le font les Vietnamiens. C'est très subtil et pas forcément perceptible à nos oreilles européennes. J'entends le chauffeur donner le nom de mon hôtel. Il fait donc le point avec la centrale. Pendant qu'il discute, je règle ma montre et mon téléphone portable à l'heure locale. Un exercice qui me rend souvent philosophe, avec sa notion de temps et d'espace. Hier, à cette heure-ci, heure de Paris, j'étais chez moi. Je fermais ma valise. Hier, à cette heure-ci, heure de Phoenix, je me réveillais. A cet instant précis où je suis dans le taxi, mes enfants, eux, viennent d'entrer en classe et entament leur journée d'école. Tandis qu'ils ouvrent leurs cahiers, en écoutant leur prof, moi je quitte l'aéroport à l'est [de la mégapole](#) la plus étendue des Etats-Unis.

Je suis assise sur le premier siège à côté de la fenêtre, mon avant-bras sur le montant. Je m'avance un peu. Je veux mettre mon nez dehors et profiter du paysage. Le vent sec de Phoenix caresse mon visage. Certainement ce même air aride, que respiraient il y a environ 2000 ans les indiens [Hokoham](#), les premiers hôtes de cette terre. La ville, aujourd'hui baptisée « Vallée du Soleil » pour son plus fort taux d'ensoleillement à l'année du pays, a été construite sur une immense plaine stérile, bordée de montagnes, au nord-est du désert de Sonora. Elle offre un spectacle étonnant de couleurs, entre le vert profond des nombreux cactus, dont certains dépassent deux mètres, le brun intense des montagnes, l'ocre de l'herbe brûlée, le bleu azur du ciel et le rouge de la terre.

Le chauffeur raccroche. Je me redresse et me cale à nouveau au fond de mon siège.

« Vous parliez cambodgien, n'est-ce pas ? »

« Comment avez-vous deviné ? » s'exclame-t-il, ahuri, en me regardant dans le rétroviseur.

Je termine mon explication par un « Voilà, c'est tout simple ».

« N'empêche, c'est plutôt rare que des étrangers captent la différence. En général, les gens pensent que c'est du Chinois »

« Pas surprenant. J'ai connu des Américains, qui n'arrivent pas à distinguer le français de l'allemand, quand ils entendent une langue européenne ! »

« Je ne suis pas étonné »

« Remarquez, pour leur défense, le pays est tellement grand qu'ils n'ont pas l'opportunité de s'habituer à d'autres sonorités, et la plupart des Américains n'ont pas les moyens de voyager en dehors des Etats-Unis »

« C'est vrai, ce que vous dites »

« Vous êtes né ici ? »

---

<sup>8</sup> Centre commercial aux Etats-Unis

« Non, au Cambodge, dans la banlieue de Phnom Penh. Je suis arrivé aux Etats-Unis il y a 8 ans, avec ma famille »

« Pas trop dur, l'intégration ? »

« Au début, si. Comme toujours, quand vous immigrerez. C'était surtout dur pour ma femme. Elle a dû apprendre la langue et se faire à la culture américaine. Moi, j'étais prof d'anglais. C'était plus facile. Nos enfants, eux, étaient petits. Ils se sont donc très vite adaptés. Ils se sont fait des amis à l'école et leurs parents sont devenus des amis. Certains nous ont aidés à nous installer. »

« Les enfants sont les meilleures relations publiques qui soient ! »

« Tout à fait ! »

« Et comment êtes-vous passé du statut de prof d'anglais à celui de chauffeur de taxi ? »

« Eh bien, ici, prof d'anglais... vous voyez ce que je veux dire. Les premières années, j'ai fait plein de petits boulots. Ma femme, aussi. Puis, une fois que j'ai bien connu la ville, j'ai trouvé un job de taxi dans une boîte. J'y ai travaillé pendant cinq ans. Entretemps, mes parents et mes frères et sœurs nous ont rejoint. Ensemble, on a monté notre propre société de taxi. Bien plus rentable. »

« Wow ! Une family business! »

« Oui, on peut dire ça. Ma femme gère les appels. Mon père fait la comptabilité. Mes frères s'occupent du parc automobile. Ma sœur, elle, fait des études de marketing. Elle nous donne un coup de main régulièrement. Et ma mère, elle, s'occupe de toute l'intendance. »

« Votre affaire tourne bien alors ?! »

« Plutôt, oui. On ne se plaint pas. On a vécu pire... »

« Vous pouvez être fier de votre succès »

« Merci »

Je suis admirative. Son histoire, c'est le rêve américain dans toute sa splendeur. Maintenant que je le connais mieux, je me sens à l'aise pour lui proposer de devenir, moyennant un forfait acceptable, « mon » guide pour mes achats western. Il accepte aussitôt et m'offre d'emblée un prix intéressant. Deal made !<sup>9</sup>

« Je devrais avoir besoin de vous demain vers midi. Mais je vous le confirmerai »

« Pas de problème. En arrivant à votre hôtel, je vous donnerai ma carte de visite »

Mon hôtel se situe à [Chandler](#), au sud-est de Phoenix. Il faut traverser toute la partie est de la ville. Quarante-cinq minutes de trajet à cette heure de pointe. J'ai le temps de me réhabituer aux délires automobiles américains. Ici, tout est permis. Vous pouvez croiser des véhicules étranges comme les [Big Foot](#), avec leurs roues de plus d'un mètre cinquante de diamètre. Certains modèles sont même parfois carrément déjantés – c'est le cas de le dire ! Un jour, sur une voie express entre Flagstaff et Phoenix, j'ai vu une limousine 4x4.



<sup>9</sup> Marché conclu

Vingt minutes plus tard, les bruits de Phoenix sont derrière nous. Nous roulons maintenant sur une longue route déserte, perdue au milieu d'une étendue moutonnée d'herbes jaunies par le soleil. Dire que la ville est si proche !

Le chauffeur de taxi m'annonce que le [Sheraton Wild Horse Pass](#) est en vue. Effectivement, au loin, je distingue quelques bâtiments. Il tourne bientôt à droite pour s'engager sur une autre route, plus étroite. Il m'apprend que nous sommes sur la Wild Horse Pass Road<sup>10</sup>, d'où le nom du palace. De chaque côté de la route, des lignes de petits arbustes verdoyants de toutes sortes. Par endroits, l'asphalte se fait rare et j'ai l'impression d'être sur une piste. L'établissement se dessine de plus en plus nettement. La chaussée s'affirme entre des îlots de sable et de bétons, dans lesquels ont été plantés des petits arbres, qui cachent tant bien que mal des parkings, plus ou moins occupés. L'hôtel est immense. Difficile d'en voir les contours, tellement il s'étale à l'horizon.

Son architecture est comme beaucoup de grandes villas à Phoenix, entre design et inspiration indienne de la tribu des Hopis. Les bâtiments sont rectangulaires de couleur terre d'Ombre. De hauteur différente, ils s'imbriquent les uns aux autres comme dans les villages d'antan, avec des ouvertures de tailles diverses. La grande différence entre les deux constructions, c'est l'entrée. Une maison typique Hopi, on y accédait par le toit. Lors d'attaques ou de tempêtes de désert, les villageois étaient bien moins vulnérables dans ces vastes plaines.

L'entrée du palace est formée d'une large et haute arche trapue, de la même couleur que le reste des bâtiments. Le chauffeur immobilise son véhicule juste devant la porte de l'établissement. Un huissier ouvre la porte et m'aide à sortir. Puis, il s'occupe de ma valise, tandis que je m'approche de mon « partenaire d'affaires », qui me tend déjà sa carte de visite.

« Je vous laisse m'appeler, dès que vous saurez l'heure exacte à laquelle je dois venir vous prendre. D'accord ? »

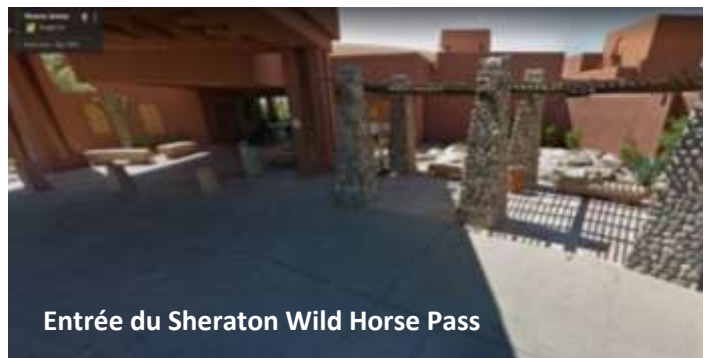
« D'accord. Combien je vous dois pour la course d'aujourd'hui ? »

« Vous paierez tout en même temps. »

Je lui souris, touchée par sa confiance. Vraiment cool, ce mec. Nous nous quittons sur un chaleureux « A demain » et un clin d'œil.

Il est 18h00 environ, quand je prends possession de ma chambre, située dans l'aile Est de l'hôtel. Elle est spacieuse, fonctionnelle, avec un petit balcon. Comme dans le taxi, j'ouvre en grand les fenêtres et j'arrête la fichue clim, qui me donne l'impression d'être dans une glacière. J'ouvre ma valise et commence à ranger mes vêtements et mes affaires. Au loin, une musique country, des tirs de balle-trappe suivis de « Oh » et de « Ah », qui confirment la présence aux alentours d'une fête foraine, version Far West. La chaleur extérieure envahit progressivement la pièce. Le jour décline. Ici, le soir prend ses quartiers vers 18h30. Les cigales américaines commencent leur concert. Je n'ai qu'une seule envie : sortir et marcher à l'air libre. J'active mon installation.

Une fois terminée, je prends ma veste et me précipite hors de ma chambre. Direction : cette fête foraine, loin de l'ambiance ouatée du palace, encore trop douce pour mon acclimatation. J'ai besoin d'un plongeon radical dans le bain d'Arizona.



<sup>10</sup> Le passage du Cheval Sauvage

La nuit est tombée. Dehors, je m'éloigne vite du porche et de l'entrée du palace, qui baigne dans la lumière des spots. Je prends une petite allée sur la gauche. Elle serpente vers les parkings, au milieu de cactus aux formes variées. Je fais une halte, dès que je suis dans la pénombre, à l'abri des regards. Je lève la tête vers le ciel qui se tapit d'étoiles. Je ferme les yeux et prend une très longue inspiration, comme pour faire entrer en moi l'air du désert. J'ouvre à nouveau les yeux et regarde autour de moi, tous mes sens en éveil. J'absorbe les odeurs de sable, la tiédeur de la nuit, les bruits ici et là-bas. Ceux de mes pas sur le sol, quand j'avance vers la fête foraine, ceux des cigales et d'autres animaux nocturnes qui se hâtent, les arbustes qui frémissent sous la brise du soir, et plus loin, les gens qui s'amusent. Bientôt, ils seront à portée de vue. J'entends de plus en plus clairement des rires, des galopades d'enfants, des cornes et autres sonneries stridentes, de la musique ou plutôt diverses musiques. En approchant, je comprends que je suis face à [RawHide](#), un centre de divertissement sur le thème western. Il offre un mélange de spectacles du Far West dans un village reconstitué à la mode commerciale, une scène où des groupes de musiciens donnent des concerts, des vendeurs de barbe-à-papa, des ball-traps, un restaurant Steak-House et une multitude de boutiques.



Lorsque je pénètre dans l'enceinte du centre, je constate qu'il n'y a pas foule. Tant mieux. Je flâne tranquillement. Apparemment, l'entrée est gratuite. Aucun guichet à l'horizon et pas de barrière pour en empêcher l'accès.

Je suis tout de suite attirée par les commerces qui vendent des articles de cow-boy. Ils semblent de belle qualité. Mais j'ai un choc en voyant les prix, qui confirment mes doutes : je suis dans un piège à touristes. Je me félicite de mon deal avec le chauffeur de taxi.



Je poursuis mon chemin. J'arrive bientôt devant un magasin de souvenirs : faux chapeaux de cow-boy, faux revolvers, mugs, cartes postales, porte-clefs en fer à cheval, mini-drapeaux étoilés, paquets de mouchoirs en forme de billets de dollars, etc. Amusant. Je continue ma route. Je constate que toutes les attractions ne sont pas ou plus ouvertes, comme le rodeo arena ou les spectacles de cascadeurs western, ou encore la boutique où un photographe vous immortalise en costume Far West. Celui que vous voulez : shérif, hors-la-loi, fancy lady de saloon, indien,... Dommage. J'aurais bien tenté. Il y a aussi un stand, où est parquée une diligence, mais sans chevaux. Ce n'est pas un décor. Le business est d'y balader des touristes tout autour du centre, pour leur faire vivre un voyage au temps des cowboys. Mais, là aussi, c'est fermé.

Il est bientôt 21h00. Je suis là depuis environ une heure, au milieu de cette cacophonie et de ces lumières. Soudain, le coup de bambou. Normal après la fatigue du voyage et le décalage horaire. Il est temps de rentrer à mon hôtel. Je sais que je vais m'endormir rapidement. Je devrais être fraîche demain pour le congrès.

### 3<sup>ème</sup> PARTIE – PREPARATIFS

Le lendemain matin, je me réveille à 6h00 tapantes, sans alarme. Je me sens reposée. J'ai dormi la fenêtre ouverte. Dehors, le silence. Même pas un gazouillis d'oiseaux. Tout est calme, comme en harmonie. Je n'allume surtout pas la lampe. Je me lève sans bruit, direction le balcon. Un spectacle époustouflant m'y attend. Loin de la pollution lumineuse de la ville, le ciel d'Arizona révèle sa beauté. A l'ouest, c'est l'aube avec des teintes de rose, de bleu clair et d'or. A l'est, c'est encore la nuit profonde, tachetée d'innombrables points scintillants. Deux ciels réunis en un seul. J'ai l'impression d'être sous un dôme sacré.

J'aimerais rester là jusqu'au lever du jour. Malheureusement, je dois me préparer et endosser mon costume de femme d'affaires, que je ne quitterai que dans trois jours. Entretemps, c'est le marathon de 8h00 à 17h30, suivi de divertissements sur le thème du Far West : lancer de tomahawk, tir à l'arc, rodéo. Pour moi, ces soirées ressembleront plus à une chasse aux contacts pour sauver mon job ou en trouver un autre.

Je revois encore une fois le programme du congrès, avec le mince espoir de trouver une meilleure plage horaire que la pause déjeuner de ce premier jour. Je le tourne dans tous les sens, sans succès. Puisqu'il me faut deux heures pour faire mes emplettes et que je ne peux m'éclipser qu'une seule fois, l'unique possibilité, c'est aujourd'hui, en sacrifiant une présentation. Soit celle qui précède le repas soit celle qui le suit. Après hésitation, j'opte pour la session de fin de matinée. Ce sera le moment où un grand PDG parlera, mais j'évite le risque d'être en retard pour le rendez-vous avec ma collègue, en qui j'ai une confiance plus que relative. Elle est très politique, jouant l'esprit d'équipe quand ça l'arrange. En ces temps troublés, mieux vaut ne lui donner aucun élément dont elle pourrait tirer avantage par rapport à moi.

7h00, bref coup de fil à mon chauffeur de taxi pour organiser mon excursion intra-muros Phoenix. 8h00, enregistrement sur les listings du congrès et petit-déjeuner dans la grande salle réservée pour le colloque. 9h00, le bal des présentations commence. 10h00, les portes nous libèrent pour une courte pause, avant la prochaine immersion. 11h00, je m'extirpe discrètement de la salle de conférence, alors que la salle applaudit l'entrée en scène du PDG. Je rejoins mon guide, qui m'attend comme convenu sous le porche, dans son taxi. A cause de la clim de l'hôtel, poussée à fond, j'ai, en sortant, le même choc thermique que la veille. Dix degrés dans le buffet. Dire que je vais devoir supporter ça jusqu'à mercredi.

« Hello ! Alors, prête pour votre shopping ? » me demande-t-il, tout enjoué, en démarrant lentement, dès que je suis assise.

« Evidemment ! Je n'attends que ça ! »

« J'ai parlé de votre truc à ma femme. Elle m'a indiqué un endroit où aller »

« OK. C'est où ? »

« C'est dans une zone à une demi-heure de là. Il y a un grand centre commercial mais à côté, plusieurs boutiques, dont une vend des articles de cowboy. Je pense que vous trouverez votre bonheur là. Sinon, je connais un autre endroit. C'est un peu plus loin mais pas trop quand même. »

« Bon, on va d'abord à votre zone commerciale, d'accord ? »

« En route ! »

Une demi-heure plus tard, nous arrivons. Le chauffeur s'engage dans un labyrinthe de rues, qui donnent accès aux magasins. En passant devant les vitrines, il ralentit.

« C'est là ! » me lance-t-il en me désignant du doigt une boutique, où sont exposées des bottes et des vestes de cowboys.

« Ok. » dis-je en prenant mes repères.

Le chauffeur arrête son véhicule sur une place, non loin de là. Je prends ma petite laine obligatoire, et mon sac à main. Le chauffeur est sorti plus vite que moi. Il m'ouvre la porte.

« Merci. Vous êtes un vrai gentleman »



« Bien sûr ! Et si vous le permettez, je vais encore vous le prouver en vous accompagnant dans le magasin. » Puis, en voyant mon étonnement, il ajoute « Enfin, si vous voulez. Sinon, je peux rester dans la voiture ou vous attendre dehors »

Je trouve la proposition singulière mais amusante. Pourquoi pas ? Et puis, qui sait, il pourra peut-être m'aider à choisir le bon modèle ou à négocier le prix ? A voir.

« Proposition acceptée »

Sur ces mots, nous nous dirigeons vers le commerce d'un bon pas. En entrant, je découvre une surface d'au moins 200 m<sup>2</sup>, toute en longueur. Une véritable caverne d'Ali Baba western. A droite, il y a une multitude de bottes. Au fond, ce sont les chapeaux et autres couvre-chefs. A gauche, il y a les vêtements – vestes, chemises, boléros. En premier, ce sont les rayons Homme et dans le fond, les rayons Femme et Enfant.

Je prends à droite. Je veux commencer par le plus difficile : les bottes. Je dois me rappeler ma pointure américaine. Je confonds souvent avec le système anglais. J'hésite entre le 4 ou le 5. Je regarde aussi les prix, et surtout les articles en solde. Je suis un peu perdue devant la multitude de modèles, toutes en cuir mais de différente qualité et de toutes les couleurs, même si la majorité sont noires ou dans les tons bruns.

Le chauffeur me montre une botte noire, légèrement brillante, façon croco. Je n'aime pas. Trop voyant. Je lui demande s'il sait à quoi on reconnaît une bonne botte d'une autre. Il m'explique que le talon doit être en cuir et assez haut, pour bien se caler dans l'étrier. C'est d'ailleurs à ça qu'on fait la différence entre les bottes pour danser et les autres, pour travailler. Les bottes country ont des talons bas. Plus confortable pour danser. Ensuite, le renfort derrière doit être en triple épaisseur de cuir pour bien protéger le pied. Une partie importante aussi est la cheville. Elle doit être solide, surtout là où l'étrier passe. Je ne peux pas m'empêcher de lui demander s'il est spécialiste. Je me rappelle qu'il est originaire du Cambodge et qu'il n'habite ici que depuis huit ans.

« Pas vraiment, mais je connais la base, quoi. » me répond-il avec sincérité. « On m'a appris que, ce qu'il fallait repérer, ce sont les endroits de tension, c'est-à-dire là où la botte va être souvent au contact : le talon sur le cheval ou pour porter des éperons et la cheville, là où passe l'étrier. A ces endroits, il doit y avoir de bons renforts et les coutures doivent être lisses. »

« Et la hauteur de botte ? »

« A l'origine, une vraie botte du cowboy qui travaille doit couvrir tout le mollet »

Logique. Mais reste quand même le prix. 180\$ en solde. Ce n'est pas dans le budget que je me suis donné. Ces bottes, je ne vais pas les porter tous les jours, sauf au ranch. Après, quand je rentrerai chez moi, si je les mets une fois par mois, ce sera le bout du monde.

« Quel prix vous voulez mettre alors ? »

« Je ne sais pas. Je veux quelque chose de bonne qualité, résistant. Donc, pas d'entrée de gamme. Mais pas du haut de gamme, non plus. Je dirais entre 100\$ et 150\$, c'est déjà bien. Mais, comme je n'ai pas de point de référence, difficile de dire »

« Bougez pas. Je vais aller chercher un vendeur qui pourra vous conseiller »

Un vrai chevalier-servant, ce chauffeur ! Il aura bien mérité son pourboire. Pendant qu'il est à l'affût d'un expert, j'en profite pour repérer d'autres bottes. J'en vois une autre, de couleur beige-brun, en daim. Le prix est vraiment intéressant : 75\$. Et en prime, la botte semble à ma taille, à vue d'œil. Reste à savoir si c'est un bon modèle.

Le chauffeur revient avec une vendeuse. Elle me sourit et me demande évidemment ma pointure.

« Je crois que je fais du 4, mais je ne suis pas sûre »

« Du 4 ? ça me semble juste... je vais chercher la toise. On sera tout de suite fixé ! »

Deux minutes plus tard, toise au pied, je découvre que ma pointure américaine est 5.5. J'essaierai de m'en souvenir. Le 4, ce doit être ma pointure anglaise.



Elle me demande pourquoi j'ai besoin de bottes western. J'explique une nouvelle fois mon programme dans le sud de l'Arizona.

« Vous les utiliserez après ? »

« Pas trop, non »

Immédiatement, la vendeuse se dirige vers la botte que j'avais repérée et qu'elle me conseille.

« En daim, elles sont plus souples. Donc, plus agréables à porter, d'autant que vous n'allez pas les porter assez longtemps pour les faire à votre pied. Ensuite, pour la couleur, évitez le noir. Avec la poussière, c'est beaucoup trop salissant. Vous passerez beaucoup trop de temps à les broser. »

Pas mal, le conseil. Je vois que j'ai affaire à un pro. Mon sourire s'élargit. Elle me rassure sur la qualité du cuir pleine peau et me montre les renforts bien faits.

« Votre pied sera bien protégé et vous serez à l'aise. » puis, en retournant la chaussure pour vérifier la taille, elle ajoute « c'est votre pointure. Vous voulez essayer ? »

« GO ! »

Elle part immédiatement dans l'arrière-boutique chercher l'autre chaussure. Quand elle revient, j'ai enfilé les chaussettes de sport que je compte porter au ranch et que j'ai pris la précaution d'amener. J'ai déjà chaussé la botte droite, qui était en exposition. La vendeuse me tend l'autre.

« Il faut que vous marchiez avec, non seulement pour vérifier que vous vous sentiez bien dedans - pas de douleur - mais aussi que vous êtes bien stable avec »

Une fois les bottes aux pieds, je me lève et fais quelques pas. Côté confort, impeccable. Côté stabilité, ça va mais je trouve que les bottes ne me tiennent guère au niveau de la cheville.

« Heureusement que la botte ne vous serre pas. Si jamais vous tombez de cheval et que votre botte est prise dans l'étrier, alors que le cheval s'emballe, votre pied se libérera plus facilement. Le plus important, c'est que la botte tienne au niveau du mollet et que votre pied aille bien au bout de la chaussure. Pour le reste, vous devez être à l'aise. »

Pour être à l'aise, je le suis. Mais j'ai toujours ce doute au niveau de la cheville. La vendeuse, en bonne professionnelle, le perçoit. Elle me répète avec assurance et fermeté que la botte ne doit pas enserrer l'articulation, juste la protéger. Je sais qu'une partie de son salaire est indexé sur ses résultats de vente, mais elle a l'air de bonne foi. Et puis, si elle perçoit 5% de 75\$, ça ne fera pas une énorme différence sur sa fiche de paie. Aucune raison de ne pas la croire. Adjugé, vendu. Elle me garantit que je fais une bonne affaire et que je ne trouverai pas mieux ailleurs. Non seulement, la qualité mais aussi le prix, car ce sont les dernières démarques. On verra. Je demanderai à mon cousin, que je vois la veille de mon départ. De toute façon, au pire, je ne fais pas une terrible perte.

La vendeuse met mes bottes en réserve et nous accompagne dans le rayon des chapeaux. Lorsqu'elle me montre les vrais stetsons en feutre, j'ai un mouvement de recul. Avec la chaleur qu'il fait, je vais étouffer ! Je pense alors à tous les films de western où on voit les cow-boys portant des stetsons maculés de traces de sueur. Là-dessus, je n'ai pas envie de les imiter. La vendeuse me montre alors des chapeaux en paille serrée. Ça m'inspire plus. J'opte pour un modèle beige clair, qui s'harmonise bien avec la couleur de mes bottes toutes neuves. Dans une semaine, je saurai que je viens de faire une belle bêtise.

Pour les gants, le choix se fait en une minute. J'ai besoin d'un modèle tout simple qui me tient bien aux mains et qui les protégera de la corde du lasso. Il est temps de passer à la caisse. Un bref coup d'œil à ma montre : nous sommes dans les temps, mais faut pas trainer. Il reste quarante minutes pour aller jusqu'au centre commercial, trouver la boutique GAP, choisir trois jeans, les essayer et payer. Ensuite, retour à l'hôtel. Voilà ce qu'on appelle du flux tendu.

Le chauffeur, mes paquets à la main, m'entraîne vers la voiture, m'assurant qu'on perdra du temps si on va au centre commercial à pied, même s'il n'est pas loin. Je lui fais confiance. Nous remontons au pas de course dans la voiture.

Le « mall » n'est pas très loin, effectivement. Cinq minutes plus tard, le taxi est parké. Nous voilà repartis dans notre chasse au trésor. Nous marchons vite. Le chauffeur me guide dans l'immense centre, que visiblement il connaît. En entrant dans le magasin, je dois enlever ma veste malgré la clim. J'ai chaud avec tout ce stress. Dans le rayon Femme, j'ai à nouveau un problème avec la correspondance des tailles. Ici, bien sûr, il y a les marques avec leur coupe particulière. Mais la taille des jeans se mesure par la largeur de hanches mais aussi par la hauteur de jambes et de celle de l'entrejambe. Trois mesures, dont je ne connais pas la version américaine. Le stress monte encore. Heureusement, mon chauffeur, encore lui, m'est d'une grande aide. Sa femme semble avoir un gabarit proche du mien.

« Si vous voulez mon avis, pas la peine de vous attarder ici. Vu comme vous êtes, vous ne trouverez pas votre taille au rayon Femme. Allons plutôt voir du côté Ado » me dit-il, en me prenant le bras.

Je le suis docilement. Sur place, il hèle une vendeuse d'un ton qui ne laisse guère de choix. La jeune fille n'est pas très aimable. Est-ce qu'elle est vexée ? Pas le temps de creuser la question. Avec nonchalance, elle me montre une dizaine de modèles. Je déplie ceux qui me tentent. J'examine leur coupe. Je pose sur moi ceux que j'ai short-listés. Au bout de dix bonnes minutes, je prends trois jeans qui semblent convenir. En route pour les cabines d'essayage ! Le chauffeur me suit, en restant à l'entrée. Respect oblige.

Le premier jean est une catastrophe. Je n'aime pas du tout. Le deuxième, mon préféré, est trop gros. Le troisième va bien. Je le prends. J'envoie la vendeuse dans le rayon pour qu'elle m'amène le deuxième modèle, mais une taille en-dessous. Au passage, j'entends le chauffeur lui expliquer que nous sommes pressés et qu'il est désolé de la stresser autant. Du coup, elle se fait plus aimable quand elle me donne le jean que j'essaie aussitôt. Impeccable, malgré la ceinture un peu lâche. Mais je n'ai pas le temps de faire la difficile. Encore un coup d'œil à la montre. Dans moins de dix minutes, je dois partir. Tant pis, je me contenterai de deux jeans au lieu de trois. Et puis, sur la route vers le ranch, je trouverai bien un autre magasin. Je tends les jeans à la vendeuse, en les passant par-dessus la porte. Je lui confirme que je les achète et que malheureusement, je m'arrête là.

« Parfait. Merci » me répond-elle d'une voix adoucie.

« Je vous rejoins à la caisse » lui dis-je en me rhabillant.

Elle rejoint le chauffeur à l'entrée des cabines. Il la remercie pour sa compréhension. Puis, ils s'éloignent. Leurs voix s'estompent. Je me dépêche. A la caisse, je retrouve le chauffeur de taxi, qui discute joyeusement avec la vendeuse. Il a veillé à ce que mon paquet soit prêt, les jeans pliés à l'intérieur. Il ne me reste plus qu'à payer. Un rapide aurevoir et une autre course vers la sortie. Mon chevalier-servant porte encore mes achats jusqu'à la voiture. Il est midi trente passé, quand nous nous installons sur nos sièges. Il démarre, un grand sourire sur les lèvres.

« Je crois qu'on est dans les temps, non ? »

« A peu près, oui. »

« Vous inquiétez pas. Vous serez à l'heure. On est une bonne équipe, quand même ! »

« Oui. Merci pour votre aide. Sans vous, je n'y serais pas arrivée »

« On avait un deal, non ? »

« Oui »

« Et puis, je vous avoue que ça fait longtemps que je ne me suis pas autant marré. C'est rare quand même que j'accompagne une cliente dans les boutiques ! Vous connaissez beaucoup de taxis, qui font ça ? »

« Non pas vraiment »

« Moi non plus. Mais je ne dirai rien à ma femme »

« Pourquoi ? »

« Chaque fois qu'elle me demande d'aller avec elle dans les boutiques, je refuse. Je n'aime pas ça. »

« Alors, pourquoi être venu avec moi ? »

« Ce n'est pas pareil. Vous, vous ne connaissez pas le coin. Vous étiez limitée dans le temps. Vous ne connaissez pas les tailles... Et puis, vous êtes super sympa »

« Mais, votre femme aussi, elle est sympa »

« Oui, très sympa. Un amour. Mais elle connaît tous les magasins et elle en a toujours pour des plombs ! Là, vous, c'est direct. J'aime, j'aime pas. Je peux, Je peux pas. Pour un mec, c'est génial ! »

« Vous devriez briefer votre femme... »

« Je l'ai déjà fait, mais ça n'a servi à rien »

« En tous cas, merci. »

« Vous partez quand pour votre ranch ? »

« Dans deux jours »

« Bien. Vous êtes équipée maintenant. »

A 13h00, le chauffeur me dépose devant mon hôtel. Je paie la note, en lui laissant un pourboire. Il me rend un récépissé, en me disant de ne pas hésiter à le recontacter lors d'une prochaine visite, au cas où j'ai besoin d'un taxi. Je le remercie à nouveau pour son aide. Il me souhaite un bon séjour au ranch. Un dernier aurevoir et je prends mes paquets. Je les laisse à la réception. Pas le temps de remonter dans ma chambre. Pas le temps de manger. Je me rattraperai plus tard. Petit tour aux toilettes pour me rafraîchir. 13h20, je fonce vers la salle de conférence. Sur le chemin, je rencontre ma collègue, qui vient d'arriver. Ouf !

Le lendemain, je profite de la même pause de midi pour réserver une voiture de location, qui m'emmènera à Price Canyon. Voilà, tout est en place pour mon road-trip vers le sud de l'Arizona.

Dernier jour de congrès. J'ai réussi à nouer quelques bons contacts et j'ai noté deux ou trois pistes de réflexion à creuser pour de nouvelles opportunités business pour ma boîte. On verra si ces résultats suffisent pour sauver ma place. Alea Jacta Est.

Ce dernier jour est une demi-journée de travail, car l'après-midi, activité de détente. Au choix : une randonnée de deux heures à cheval ou une longue séance de massage. Devinez ce que j'ai pris ?

## FIN DU 1<sup>ER</sup> EPISODE

.....

*Prochain épisode : en route pour l'aventure. Cinq heures de route au volant de ma « Chevy<sup>11</sup> », dans des paysages splendides. Halte dans un lieu mythique d'une légende du Far West, où je me fais le cadeau d'une réplique d'un vrai Colt. Autre pause dans la capitale du comté de Cochise, ancienne ville minière, devenue épicentre artistique. Enfin, arrivée haute en couleur au ranch de mes rêves. « Country Road, take me home to the place I belong... »<sup>12</sup>*

---

<sup>11</sup> Diminutif de Chevrolet

<sup>12</sup> « Route du pays, emmène moi à la maison, là où j'appartiens » - [Chanson populaire country](#)

# AVENTURE COWGIRL

## PROCHAIN EPISODE “En Route pour l’Aventure »



---

*Rendez-vous : dès le 19 mars 2018*

---